

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** 5 (1972)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Au fil de la mémoire  
**Autor:** Auberjonois, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-871021>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Au fil de la mémoire*



Ygor Feodorovitch joue la marche  
p<sup>r</sup>. jouer de la danse de Ludmilla





## 1. *Stravinsky, Fernand Auberjonois et les bisons*

New York, 1934. Avec une extrême bienveillance, Igor Stravinsky me reçut à l'hôtel où il était descendu, un hôtel style Louis-Philippe d'exportation, adapté au goût de magnats de l'acier au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, mais suffisamment démodé pour plaire aux musiciens et artistes que rebutait l'Amérique des gratte-ciel.

Stravinsky en était à sa première prise de contact sérieuse avec la faune new-yorkaise et demandait qu'on lui expliquât tout ce qui le déconcertait alors. Ce n'était pas toujours facile. Les Européens découvrant l'Amérique avaient des sursauts de curiosité qu'il fallait satisfaire. Fernand Léger ne pouvait pas passer devant un magasin de vêtements pour travailleurs sans acheter des gants de cheminot ou une de ces hautes casquettes rayées que portent aujourd'hui encore les mécaniciens de locomotives.

J'étais très gêné le jour où Léger m'entraîna dans une boucherie pour se faire emballer un foie de bœuf congelé, dur comme le marbre. Il voulait, disait-il, « casser une vitre avec un objet durci par la technique moderne ».

Stravinsky n'avait pas de telles exigences. Il me demanda de l'accompagner chez un éditeur où, durant toute la matinée, il dut signer pour des admirateurs, d'ailleurs nombreux, des partitions et des enveloppes de disques. Il s'acquitta de cette tâche avec une mauvaise grâce attentive. Ensuite nous déjeunerâmes dans le quartier italien de Manhattan. Il y avait un excellent faisan au riz sauvage et un très estimable Bourgogne. Le riz des peaux-rouges, moins rare à cette époque que de nos jours, l'enthousiasma. Le vin effaça la mauvaise impression laissée par cette pénible séance de signatures. Le moment était venu, bien sûr, pour le jeune homme de 24 ans d'interroger un des plus grands musiciens du siècle sur son « classicisme et ses inspirations religieuses ».

Pendant une fraction de seconde, j'hésitai. Et puis, courageusement, je m'abstins. Le chapelet des questions qui intéressaient mon père ne fut pas égrené. La conversation porta sur un sujet ne comportant aucun risque, la chasse au bison.

## 2. *D'autres murs encore...*

René Auberjonois ne consacra pas beaucoup de temps à la décoration murale. On peut le regretter car, chaque fois qu'il eut l'occasion de couvrir une grande surface, il se libéra de contraintes qui rendaient parfois son œuvre sévère. Ainsi les charmants animaux de sa « Ménagerie » rapidement brossés pour un bal d'artistes, en 1927, à Lausanne, et dont certains se trouvent au Musée de Bâle.

Le choix du Dézaley pour une œuvre hardie était certes malheureux. A l'Université de Lausanne, un bout de paroi lui fut prêté dans la section minéralogique, grâce à l'intervention du professeur de géologie Elie Gagnebin, qui écrivait au peintre, en 1933 :

« Hier j'ai pu regarder longuement votre peinture achevée au Palais de Rumine. Je voudrais vous dire combien je l'aime, combien je suis heureux et fier qu'elle soit dans « notre » collection minéralogique et comme je vous en suis reconnaissant. A part moi, je trouve répugnant qu'on n'ait pas fait pour elle une place d'honneur au musée de peinture, ou ailleurs dans ce palais. Mais je connais trop nos gens pour m'en étonner. Et que vous ayez choisi notre galerie me fait une joie très profonde. »

Donc le peintre lui-même acceptait sans trop d'amertume les recoins « honnêtes » pour des compositions plus amples que l'œuvre de chevalet. Il eût volontiers offert ses services aux organisateurs de fêtes de village.

## 3. *La Femme-colosse reçoit*

La lettre de René Auberjonois comprenait le petit dessin ci-contre qui a toujours admirablement résumé dans mon esprit la hardiesse du grand musicien russe et la pudique réticence du peintre suisse romand quand il s'agissait de toucher la vie.

Pour Auberjonois, les rencontres avec Stravinsky étaient trop rares. L'amitié restait profonde, mais la correspondance ne fut jamais



suivie : une succession de petites notes du compositeur annonçant un décès. Pourtant le demi-silence avait été rompu par Stravinsky écrivant de Biarritz en août 1922 :

Que vous dire ? J'ai un péroquet de l'autre côté de la rue qui par son cri idiot et ses imitations de toutes sortes m'empêche de travailler. Quel c... ! et cet enfant qui lui apprend toute la journée des sottises ; — il lui a appris entre autres un juron très grossier : « vieux c... » que ce misérable répète sans cesse.

Je pense en ce moment à un autre péroquet — le premier tableau de vous que vous m'aviez montré. Celui-là je l'aimais beaucoup. J'aimerais tellement voir ce que vous faites maintenant. Inutile de vous poser des questions — vous ne me répondrez pas. Et je vous comprends — il n'y a rien de plus em... que ça. Mais avoir de temps à autre de vos nouvelles me ferait grand plaisir car je reste toujours votre fidèlement dévoué... Igor Stravinsky.

PS : Dans le mot perroquet — il manque partout un « r ». Excusez-moi, s. v. p.

#### 4. *Pully et le mur mitoyen*

Curieuse demeure que ces « Communes » construites dans les vignes de Pully, près de Lausanne, dans un moment de faiblesse, lorsque le peintre s'était cru une vocation bucolique. Une maison faite pour le gros soleil de la Basse Provence et non pour les coups de faux de la bise. La maison idéale où, étudiant, je pouvais rentrer par la fenêtre de ma chambre située au rez-de-chaussée, sans réveiller mon père qui détestait le bruit et n'aimait que les insomnies de son choix.

On a beaucoup parlé de la brouille Auberjonois-Ramuz au sujet d'un mur mitoyen. Il faut mettre les choses au point. La comédie plaisait à l'un et à l'autre. Bernard Béguin avait merveilleusement traduit en 1969 un court article anglais paru dans la revue *Adam International* où j'essayais de recueillir des souvenirs de jeunesse, dont celui-ci sur les « Communes » :

« Après de longues hésitations mon père avait acheté un terrain jouxtant La Muette (la maison de C.-F. Ramuz) et construit dessus une villa aux murs roses, avec un toit de tuiles romaines. La maison de Ramuz était rose, elle aussi. Il était à prévoir que l'écrivain et le

peintre voudraient élever un mur entre les deux propriétés. Cela valait mieux, pour protéger leur amitié. On pouvait prévoir aussi qu'ils ne se mettraient pas d'accord sur les détails, la hauteur, les matériaux. Le conflit éclata quand Ramuz menaça de « m'acheter des chaussettes » avec les 462 francs qu'Auberjonois était prêt à mettre dans le projet commun.

Les relations furent rompues. La dispute... dura environ trois ans. On ne m'encourageait pas à traverser les lignes d'un camp à l'autre mais je passais souvent, comme agent double.

« La santé de Monsieur votre père est sûrement mauvaise », me demandait Ramuz comme j'émergeais des taillis. Il prenait ses désirs pour une réalité. « Où en est le vieux cinglé ? » me demandait mon père quand je rentrais à ma base.

Pendant des mois mon rôle consista à convaincre chacun que l'autre était au sommet de sa forme et prêt pour la bagarre. Cela m'amusait follement et les préparatifs de Ramuz prenaient des dimensions impressionnantes. Je me voyais dans la peau d'un personnage clef de Fenimore Cooper, ou comme un agent de la résistance irlandaise risquant sa vie pour transmettre un message secret.

Je découvris bientôt que la vie n'était pas aussi simple. On se servait évidemment de moi de part et d'autre pour maintenir des contacts officiellement rompus.

Je n'ai pas vécu la réconciliation. En ce temps-là j'avais émigré en Amérique. Mon père qui ne supportait pas le chant des oiseaux ni la vue du lac de Genève était retourné dans son studio de Lausanne. N'étant plus voisins, les deux hommes reprirent une amitié inébranlable. Je connais peu de gens à qui Ramuz manqua aussi sincèrement qu'à René Auberjonois, quand l'écrivain mourut en 1947. »

## 5. *Scandale au Dézaley*

Au Dézaley, la réaction brutale des élites était à prévoir. Le « livre » des invités de marque de l'époque est un catalogue d'insultes. Auberjonois en souffrit. Mais il eut des défenseurs. Il conserva la lettre du Maître Vigneron de cette maison qui lui exprimait très simplement le plaisir qu'il prenait à contempler la décoration.

Dans les *Annales suisses* de 1936 le poète et critique Gustave Roud déplorait le « décor sans authenticité » de la salle mise à la

disposition d'Auberjonois : « Prisonnier d'un tel lieu, ligoté dans ce lacs de circonstances défavorables, quel ensemble concerter, et, surtout, rendre viable. » Le peintre, selon Gustave Roud, avait réussi ce « tour de force : réinstaller ici le vignoble, lui rendre un digne hommage dans une salle paradoxalement hostile ».

Roud s'en prenait à la Béotie lausannoise qui avait « donné basement, furieusement de la voix à propos de cette œuvre », propriété de la Ville. Il rappelait que le président du Conseil communal « eut la belle idée de conduire au Dézaley ses conseillers, pour voir et *juger*. Des journalistes ont bien voulu nous rapporter les *jugements* de ces messieurs. Le plus significatif — le plus cartésien — qualifiait cette œuvre d'attentat au gros bon sens commun ».

## 6. *Des musées et des arts*

Mon père n'avait pas encouragé ses deux fils à s'engager dans la voie qui pouvait mener à une carrière artistique ou littéraire. Mon frère aîné aurait été un peintre de talent. Pour ma part j'avais des ambitions dans ce sens, mais lorsque mon professeur de dessin conseilla à Auberjonois de me pousser vers les Beaux-Arts (j'avais treize ans), il lui fut répondu : « Je pouvais me permettre de faire un métier qui ne paie pas. Mon fils, lui, ne peut s'offrir ce luxe. » Mon professeur était Charles Clément.

Mon père était partagé entre le désir de ne pas me voir « lâcher la proie pour l'ombre », mais il ne détestait pas me lire dans des revues qui lui tombaient par hasard sous les yeux.

Il n'aimait pas les « hommes de lettres » et recherchait pourtant la compagnie des poètes et des écrivains de métier. Ce mot métier revient toujours sous sa plume. Je m'étonne de ce qu'il ne mentionne pas, parmi les auteurs avec lesquels il correspondait, Max Jacob. Il avait gardé parmi ses papiers les deux lettres qui suivent :

Paris 22 février 1935

Cher Monsieur ami,

Je suis très troublé par l'une de vos paroles, de vos très chères et précieuses paroles... Comme vous me demandiez ce qui m'avait frappé en Suisse (et je me souvenais qu'à Rome en 1925 Claudel me fit la même (ou parallèle) question) je vous répondis : « Fribourg ! » Sur ce je reçus cette balle : « Beauté de musée ! »



C'est la première fois que j'aperçois une discrimination entre la beauté de musée et l'autre (?) Y a-t-il deux beautés ? Bien entendu la question de savoir s'il y en a une ne se pose pas. Ce qui reste au fond de l'alambic, quand on a brûlé les questions de lieu, d'école, de temps, c'est ce qui est la beauté.

Il reste quoi ? La tenue jointe à l'émotion. La beauté artistique est la beauté de musée ? Ça me semblerait aller assez bien. Mais non... il s'agit de beauté naturelle. « Beauté de musée » appliquée à un site me rappelle le mot d'un ami que j'amenais en Bretagne et qui dit devant un port : « ville pour peintres et mauvais peintres ». Votre mot mène loin. Avant l'invention de la photographie, la peinture était chargée de conserver les beaux aspects de la nature. Aujourd'hui il n'y a plus que la peinture pour la peinture.

Ceci m'explique pourquoi récemment devant un Franz Hals, Derain s'écria : « Voilà un peintre, un vrai peintre ! » Il ne s'agit plus en peinture que de peinture... et non d'émotion. Je suis mal à mon aise devant cet aspect de la question. Après tout si je suis ému devant Fribourg, est-ce parce que cette ville a imité, la pauvrete, les musées et que je suis éduqué par les musées, de sorte qu'en l'admirant ce ne sont que les musées et mon éducation que j'admire ? Ce n'est pas Fribourg que j'admire c'est ses musées. Cette ville est à plaindre, on n'admire en elle que ceux qui l'ont portraicturée. Je ne me résigne pas à ne pas admirer ce que j'admire et je voudrais que vous m'en laissiez le droit. Ecrivez moi bien vite un permis d'admiration valable pour Fribourg et pour mon petit port de Bretagne aussi.

Chapitre deux — je vous chapitre — les beautés naturelles sont très naturelles. On a déjà exposé chimiquement que la beauté des couchers de soleil était due à ce que tous les rayons de cet astre ne nous parvenant plus sauf les derniers, les plus invisibles et les plus violents : les rayons ultra-violets, nous étions surpris par ceux-ci et émus par leur action. (Si on ne l'a pas dit, on aurait dû le dire.)

On démontrerait de même que les amphithéâtres satisfont notre appétit visuel comme tout horizon courbe, et les montagnes, et les clochers, etc... Ce n'était donc pas « beauté de musée » qu'il fallait objecter à mon admiration naïve pour Fribourg mais « beauté animale ». Mais vous voulez peut-être condamner non Fribourg, ni moi... mais les musées qui seront alors des collections de beautés animales. Or je vous renvoie à la conclusion de mon premier paragraphe : « la beauté artistique est la beauté de musée. »

Je n'ose relire tout ce galimatias. Mon professeur de philosophie 1894 nous disait qu'il y avait deux galimatias : le galimatias simple où l'auteur sait ce qu'il veut dire et reste le seul à le savoir, et le galimatias double où l'auteur ne se comprend pas plus que le lecteur ne le comprend. Cette lettre est du galimatias double. N'y voyez que la mesure de l'importance que j'attache à vos opinions. C'est égal ! Je ne suis pas tranquille.

René Auberjonois avait répondu très vite à Max Jacob. Nous n'avons pas sa réponse. Il devait avoir fait quelques concessions. Son correspondant résumait la conversation épistolaire dans une courte note datée du 1<sup>er</sup> mars :

Cher ami (ne nous appelons pas « maître » ; nul n'est maître que Dieu... et encore ! Il y a le Diable).

III. L'ami du petit port saura bientôt votre amitié pour lui ; nous serons deux à l'aimer et, quand vous connaîtrez le petit port, deux à l'aimer aussi. Et voilà beaucoup d'amour.

II. Je n'ai aperçu Fribourg que la nuit et je m'excuse de mon assurance à en parler ; elle m'a paru une ville de militaires et de bambocheurs.

I. L'art ne peut être que pour l'art ; le reste n'est qu'étiquette et passeports. L'art dévore ceux qui lui sont une minute infidèles en pensée. Je me demande à quoi pourrait songer devant son tableau celui qui fait un tableau, et s'il ne broncherait pas aussitôt qu'il pense à la morale. D'ailleurs s'il y pense en fonction de son tableau c'est à l'excellence du tableau qu'il pense. Donc il n'y a que de l'Art pour l'Art. Croyez bien que ceci n'est une Lapalissade ni un raisonnement pour le raisonnement.

Je suis assez au courant de la question des musées mais je ne veux être au courant de rien et j'aimerais assez croître comme l'arbre des champs qui s'étonne de la rosée tous les matins. Mon siège est fait pourtant là-dessus et les sièges faits pèsent lourd. L'Art est un et tout est dit depuis Ravenne. Puisque l'Art est un, nous avons besoin qu'on nous rappelle ce qu'il est et les musées sont là pour nous le rappeler. Mais, au fait, une ville n'est pas de l'Art et toute la question est là. Ce qu'on appelle ville d'Art est, comme vous le dites très à propos, une ville morte. Nous préférons vous et moi ces villes vivantes prétexte à de l'art nouveau, s'il est un art nouveau.



## 7. *Le tir aux pigeons*

Je n'ai jamais su si la police de Lausanne feignait d'ignorer le tir aux pigeons dont René Auberjonois ne parle pas dans cette lettre, mais auquel j'ai eu l'occasion d'assister.

L'Atelier du Grand-Chêne dominait un canyon urbain mais faisait face à la vieille ville, à la Cité rassemblée autour de la mère poule, la Cathédrale. Les pigeons aimaient ce perchoir et le poluaient généreusement. Auberjonois ouvrait tout grand les fenêtres, épaulait sa carabine et faisait feu sur les intrus en plein vol. Ce devait être au mépris de règlements respectés par d'autres. Combien de tuiles cassées sur le versant nord du canyon ? Il est trop tard pour le savoir.

Il avait la passion des armes à feu. Je ne la partageais pas. A l'origine de cette passion se trouvait bien entendu le service militaire, le revolver d'ordonnance de cet ancien officier de cavalerie qui avait sérieusement songé à devenir militaire de carrière.

Parmi mes tout premiers souvenirs d'enfance je retrouve mon père tirant sur les corbeaux d'un immense noyer devant la ferme de Jouxens. Un noyer vaste et profond, torturé comme un entrelacs de gibets.

Mais il faut croire que l'admiration de l'artiste pour les militaires de grand style s'apaisa sur le tard. Dans *L'Esprit de Conquête* de Benjamin Constant (un ami de son arrière-arrière-grand-mère) Auberjonois a marqué d'un trait de crayon ce passage : « Vouer au métier de soldat le fils du commerçant, de l'artiste, du magistrat, le jeune homme qui se consacre aux lettres, aux sciences, à l'exercice de quelque industrie difficile et compliquée, c'est lui dérober tout le fruit de son éducation antérieure. Cette éducation même se ressentira de la perspective d'une interruption inévitable. Si les rêves brillants de la gloire militaire enivrent l'imagination de la jeunesse, elle dédaignera des études paisibles, des occupations sédentaires, un travail d'attention, contraire à ses goûts et à la mobilité de ses facultés naissantes. »

### 8. *Les Thermopyles de Cingria*

Charles-Albert Cingria n'ignorait pas la joie dans laquelle ses lettres plongeaient René Auberjonois. Il écrivait de Paris, de pensions pauvres au bord de l'Arve, de la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre à Ouchy, pour parler surtout de ses déboires financiers et des manuscrits que les éditeurs méprisaient, disait-il.

Le ton des lettres d'avant-guerre diffère de celui de Cingria retour à Paris. Son découragement est mal camouflé. Il écrit en 1927 :

J'apprends avec chagrin que vous êtes souffrant, que vous gardez le lit... Moi je n'en ai pas l'air. Eh bien tout le temps je suis malade. Ce soir, par exemple, je suis à Ouchy, dans le froid et le gros noir du Lac. Que suis-je venu foutre à Ouchy, entre ces lauriers où s'obstine une musique pauvre en dépit de tout ?...

Ah je n'ai qu'un désir : filer : disparaître : aller très loin et encore bien plus loin que plus loin : planter quelque chose : faire couvrir et avoir des œufs, des oignons, des haricots : être répétiteur dans un petit orphelinat : gagner très peu : travailler quand cela vient, tout à fait à mon heure : alors faire des choses comme je voudrais et non des noix creuses que l'on m'arrache en me lançant dans des combinaisons affairistes à l'allure de tréfilage dont je n'ai pas l'habitude et qui me laissent inquiet, désorienté.

Demain ce sera de nouveau Genève, de nouveau ce bruit de l'Arve et ces coucous et ces plaintes des pauvres gens qui m'entourent. Mais alors là je vais me ressaisir, jeter des tas de choses à l'Arve et partir. Ah les étoiles et la route ! Ah les grands champs de corbeaux où il n'y a plus de maisons et où l'on ne sait pas très bien où l'on va dormir le soir — et les suavités qu'improvise Dieu...

Certaines de ces lettres sont écrites, dit Cingria, avec « une patte de serin brisée ». La fureur du poète s'adressait à ceux qui cherchaient à l'aider et, pour l'obliger à travailler, lui avaient fait signer des contrats :

Reste le contrat précédent : ces 40 ou 50 pages pour une plaquette que je m'étais engagé à fournir. Rien que cette idée me rend malade. Si Mermod me menace et m'y oblige, je lui fournirai 40 pages avec merde et je m'en fous à chaque ligne. Il n'y a que ce moyen. Aucun article de loi n'empêche de considérer cela, si moi

je le déclare tel, comme un poème ou le spécimen littéraire d'un genre sur lequel le bénéficiaire du contrat n'a pas à se prononcer.

Avec vous je reste, j'espère, dans les meilleurs termes.

Mais la même lettre faisait part d'un voyage en Hollande :

J'ai été avec mon ami l'extraordinaire docteur W. dans les coins les plus sauvages de la terre : voir un dyspepsique, une fermière folle, quinze enfants atteints du même obscur mal, aplatis contre un mur. On s'est nourri d'oies et d'anguilles. On a fait les grands fous. W. s'est défoncé la mâchoire tandis qu'on se battait à coups de citrouilles. J'ai ensuite vu Anvers, ses gamins qui ont des bottes et qui fument. De hautes voiles.

La Normandie avait ses attraits :

J'y ai vu des types humains très étranges — puritains-satyres — et des longues belles filles noires au teint de pain d'épice ardent. Beaucoup de cidre, naturellement, qui grise le cervelet et pas le reste de la tête, si bien qu'on fout le camp Dieu sait où... Je me réveillais dans une vapeur des prés où dormaient debout les vaches.

... A bientôt à Lausanne. Je vous téléphonerai de la gare, comme toujours.

Il y avait Paris, bien entendu, où Cingria connaissait une noire misère mais ne s'en plaignait pas comme en Suisse.

Je vais de ce pas au comité de secours de la société helvétique de Paris. Je montrerai une carte de quelqu'un qui me rapporte que M. Motta (Conseiller Fédéral) a lu avec enthousiasme le *Pétrarque*. Peut-être seulement ne trouverai-je qu'une demoiselle renfrognée et qu'on me proposera comme à tous 40 francs ou un billet de retour pour Le Locle (on suppose que la commune natale de tous les Suisses est Le Locle)... Yours sincerely.

Du « Select American Bar, 99 Bd. Montparnasse (coin Rue Vavin) », venaient de plus encourageantes nouvelles :

Je lis des notes de Foujita que je dois encadrer d'un commentaire. On fait de moi, en ce moment, un montreur de Panorama. Mais au moins je mange. Il y a donc dans ces notes « Mes parents avaient décidé de partir pour les colonies. Nous avons, mon frère et moi, emporté un poignard dans une valise pour assassiner les étrangers. » Ces colonies... est-ce que le Japon a des colonies ? Mais n'est-ce pas plutôt par anticipation qu'il parlait — ce ne pouvait être que la France, la Suisse, etc. Et les étrangers c'était nous.

Paris retrouvé, après l'occupation :

Paris n'est absolument pas changé. Le service est respectueux, effacé, discret dans les restaurants et les bars. Rien ne manque. Des gens du peuple vous reconnaissent et vous sourient et c'est si agréable, après six ans d'absence. Il y avait à ma porte un sculpteur sur ivoire qui travaillait en public dans une échoppe, montrant comment, avec une défense et des petites scies l'on prépare une vierge gothique repliée à quoi incite cette forme de l'ivoire brut. Ceci n'a pas changé d'un millimètre et son visage est le même, et les curieux aussi.

Au reste vous avez notre cher Jean (Dubuffet) qui vous raconte mes premiers pas dans cette grande île tiède soi-disant dépourvue de tout. C'est lui qui m'a appris que tout se trouve, mais chez le négociant d'à côté. De l'eau de Cologne à la boulangerie, de la farine et des cierges chez le marchand de couleurs, etc. Je passe mes fins de soirées dans de très agréables, silencieux bars... On assassine un peu de monde tous les soirs, comme au lendemain des guerres de religion.

Pourtant il y avait eu cette visite d'Auberjonois à Paris. Le peintre n'avait pas signalé sa présence au poète, qui plus tard manifestait son irritation de son ton le plus merveilleusement cauteleux :

Fâché ? Il paraît que vous dites que je suis fâché. Avec qui ? C'est une conclusion que vous faites sans doute, quant à moi je n'ai jamais dit que j'étais fâché... böse... ni surtout n'ai chargé personne de vous transmettre cette nouvelle. C'est sans doute cette pie voleuse de Dubuffet. Mais à lui non plus je n'ai rien dit du fait que je ne l'ai pas vu depuis que vous vous êtes paraît-il rencontrés à Paris sans que j'aie eu ce plaisir moi-même. Il est cependant exact que je lui ai écrit. Mais quoi ? Ceci :

... que j'étais affecté de le voir délaisser systématiquement tous ses amis dans le cours de cette année. En vertu de certains événements ? Peut-être, mais je lui disais aussi que l'amour qui prenait tout son temps ne devait pas être chez lui un état exceptionnel mais un état habituel et ne saurait motiver cet abandon systématique de tous ses amis. J'ajoutai enfin que j'avais appris qu'il avait fait une exception pour celui d'entre eux qui se définit comme tout à fait *remarquable*, et que j'étais affecté de ce classement qui me diminue. Je n'ai rien dit de plus...

J'ai trouvé votre mot sous ma porte et vous remercie. Et aussi ce billet qui m'a été très utile. Puisque tel est le cas, je dois donc

vous remercier sous faute d'être taxé d'ingratitude noire. Mais pourquoi n'avez-vous pas, au début de votre séjour — en vous rendant chez Dubuffet, puisque la Rue Bonaparte est le chemin le plus indiqué pour aller du Quai Voltaire à Montparnasse — laissé le moindre billet chez moi pour me dire où j'aurais la chance de vous trouver ? Pourquoi n'êtes-vous monté que le dernier jour, comme par acquit de conscience ?

Parce que vous êtes libre de faire ce qui vous plaît et de voir qui vous voulez, *sans avoir de comptes à rendre à personne*. Vous veniez de Suisse : vous n'aviez *pas envie de voir des Suisses* (c'est cela que j'ai pensé ; encore une classification inquiétante). Dubuffet vous semblait la fraîcheur même de la France dans un accueil sans miasmes (merci encore mais je n'affirme rien, je suppose); et quand il a été question de moi ou de me voir il vous a sans doute dit : « Ne vous inquiétez pas, nous allons le rencontrer d'un instant à l'autre dans les cafés. » Encore ça ! Comme si j'habitais au café, dans les cafés ! Tout cela est bien humiliant vous l'avouerez, à moins que je ne me trompe...

Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Vous ne vous doutez pas que vous m'avez mis là dans un dilemme des plus cruels à résoudre qui se soit jamais posé devant un être humain. Ou bien je devais poliment vous remercier et vous restituer cette somme. J'y ai songé. Mais c'est là que le problème devient intéressant au possible. Six cents pages ne seraient pas assez pour décrire ce qui s'est passé dans ma tête.

Vous rendre cette somme ? Facile à dire. J'étais sans rien, positivement sans rien mais rien depuis 12 jours. Je pouvais continuer cet héroïsme, mais quelle dégoûtation vis-à-vis de moi-même ! De l'héroïsme pour Dieu, pour une cause, pour une bannière... certes, mais pour la Société telle qu'elle est conçue actuellement avec ses injustices ! Cette somme alors je l'ai entamée, très calmement, et j'ai bien fait, et je vous répète que je vous remercie... Mais, mais, mais, mais...!...?...!...? Tout à vous quand même. Je n'oublie pas le passé, miséricorde. J'ai naturellement raconté cela, mais pas que j'étais fâché. J'ai dit que j'étais intéressé, étonné, stimulé comme devant un des plus inquiétants problèmes de l'époque, etc... Je porte encore cette veste que je vous dois. Tabac d'Espagne. Donc je suis forcé de penser à vous... Je vous serre la main.

Une fois encore, la réponse d'Auberjonois à Cingria manque. On peut deviner ce qu'il expliquait. Mais Cingria gagnait facilement la troisième manche :



Cher ami, voyez ce que vous m'écrivez. Voici deux phrases, l'une de votre lettre du 18 juillet et l'autre de votre carte du 26 août:

*18 juillet*

... « Dubuffet m'offrait l'occasion de rencontrer les Léger chez lui, Valadon et Utrillo chez lui, j'ai cédé à ce plaisir sans le regretter, sans doute auriez-vous agi de même »...

*26 août*

... « Là où vous vous trompez c'est en basant mes déplacements à Paris sur mon seul désir de rencontrer Utrillo et Léger dont je me fous considérablement. Cette estimation de votre part est touchante et un peu niaise »...

Je n'ai pas voulu découper les passages dans votre écriture même parce que ma grande amitié doublée de reconnaissance pour tant de marques d'estime et d'attachement de votre part me dicte de conserver vos lettres. Je me suis fié à vos propos. Donc je triomphe ? Aucunement. De tout cela je me contrefous. Ce n'est rien. Tout le monde a le droit d'aller dans une ville, n'importe quelle ville, et de ne voir personne ou de voir qui il veut sans avoir de comptes à rendre à personne ni à soi-même...

Il y a quelques jours Mme B. est venue me trouver à Annemasse et m'a fait un immense plaisir. Nous avons causé musique. Elle avait avec elle un petit pianiste, M. M. Nous avons bu deux bouteilles de Châteauneuf du Pape, puis nous nous sommes promenés le long de l'Arve. Sont venus également, à cinq heures du matin, deux jeunes gens en casquette blanc sale et un vieillard qu'ils avaient trouvé dans le port de Genève et un enfant qu'ils avaient amené d'un village. Tous dans un état d'ébriété totale. Le vieillard s'endormait et puait le vin. L'enfant fumait. Les jeunes faisaient psst à toutes les femmes qu'ils rencontraient. J'ai dû les emmener à la gare mais avant, boire avec eux, essayer leurs casquettes, m'accrocher les insignes et les débris de fleurs de bordel qu'ils avaient à leurs boutonniers. Le chef de gare que je connais me regardait d'un drôle d'œil, la marchande de journaux aussi...

Il a fallu que j'explique, et à l'hôtel aussi. J. (qui est de la Chaux-de-Fonds) faisait psst à une pensionnaire de l'hôtel, une demoiselle Echo de Paris des plus convenables. Moi qui dois un tonnerre d'argent et qui par conséquent marche sur des œufs, c'était indiqué !

Reçu une petite lettre à la machine à écrire de C.-F. Ramuz. Il me dit qu'il va bien et que les fruits mûrissent...

## 9. *Le lecteur solitaire*

René Auberjonois, lecteur avide et inlassable, annotait et soulignait au crayon gras tous les livres auxquels il tenait, ses livres de chevet et ses livres de travail.

Dans le monumental *Cézanne* de Lionello Venturi (Paul Rosenberg éditeur, 1936), parmi d'innombrables notes, on retient des commentaires utiles. Venturi rappelait que Cézanne, refusé au Salon de 1866 et aux suivants, ne reçut la consécration des artistes en révolte contre l'art officiel que peu avant sa mort, *au Salon d'Automne*. En marge, Auberjonois note : « Ce salon que j'ai vu et revu. »

L'auteur de l'ouvrage consacré à Cézanne s'indigne que des ignorants aient écrit de ce peintre qu'il était « trop timide pour dessiner un nu de femme ». En marge encore, Auberjonois intervient : « Très probable pourtant. C'est à Aix et non pas dans les ateliers de Paris qu'il était pris d'une sorte de crainte. »

Egalement soulignées, ces phrases :

« Je vous avoue que j'ai peur de trop de science, que je lui préfère la naïveté. »

« Allez au Louvre : mais après avoir vu les grands maîtres qui y reposent, il faut se hâter de sortir et *vivifier* en soi, au contact de la nature, les instincts, les sensations d'art qui résident en nous. »

Et en tête du volume, cette inscription qui devait servir d'inspiration : « Pendant 18 ans Cézanne n'a plus exposé. »

Souligné dans les *Pensées* d'Ingres :

« Je suis à présent si vieux moralement, je vois et j'apprécie tellement (plus que jamais) ce que valent les choses, que je ne désire vivre et achever ma vie qu'avec les bonnes affections très intimes et les jouissances très personnelles... jouissances que personne ne peut m'ôter jusqu'à mon dernier soupir. Je m'affranchis ainsi de bien des ennuis en brisant avec la société, ignorante, fausse, envieuse, de mauvais goût, et surtout en évitant d'être toujours remis en question. »

Souligné avec insistance dans les *Propos sur l'Intelligence* de Paul Valéry :

« Si la médecine, par exemple, arrivait quelque jour, dans les diagnostics et dans la thérapeutique correspondante, à un degré de précision qui réduisît l'intervention du praticien à une série d'actes

définis et bien ordonnés, le médecin deviendrait un agent impersonnel de la science de guérir, *il perdrait tout ce charme qui tient à l'incertitude de son art* et à ce qu'on suppose invinciblement qu'il y ajoute de magie individuelle... »

Souligné et encadré — et même illustré d'un croquis représentant le pas de porte de la demeure pulliérane d'Auberjonois, la première page du *Gai Savoir* de Nietzsche avec la devise :

« Celui qui pénètre chez moi me fait honneur  
 » Celui qui n'y entre pas me fait plaisir ! »

Souligné parmi trente autres paragraphes dans le *Journal* de Delacroix :

« La peinture me harcèle et me tourmente de mille manières à la vérité, comme la maîtresse la plus exigeante... *ce qui me paraissait de loin facile à surmonter me présente d'horribles et incessantes difficultés* ; mais d'où vient que ce combat éternel au lieu de m'abattre, me relève ; au lieu de me décourager me console et remplit mes moments quand je l'ai quitté ? »

Toujours du *Journal* de Delacroix :

« J'aime mieux m'entretenir avec les choses qu'avec les hommes : tous les hommes sont ennuyeux... L'ouvrage vaut mieux que l'homme... Il y a dans l'ouvrage une gravité qui n'est pas dans l'homme... »

En marge cette note de R. A. : « Déduction : alors si l'homme ne laisse pas un ouvrage que reste-t-il ? »

Il a été question dans certains livres et articles au sujet d'Auberjonois de passages soulignés dans une bible de famille. Il serait dangereux d'en tirer des conclusions sur la profondeur des sentiments religieux du peintre. Il y cherchait sans doute des sujets. Il lut l'Ancien Testament avec énormément d'application, mais il y trouve surtout des images. Il retient le rire de Sara et le rire d'Ismaël dans la Genèse. Il suit Rebecca « une jeune fille très belle de figure » descendant à la source. Il accompagne Rebecca dans la tente où elle va consoler Isaac. Il assiste à la lutte de Jacob avec l'Ange. Il s'émeut de la mort d'Absalon. Il retient que le roi Salomon « aima beaucoup les femmes étrangères, outre la fille du Pharaon... »

La petite bible était un cadeau de ses parents pour sa confirmation. L'une des citations choisies par sa mère est inscrite sur la page de garde : « Veillez et priez afin que vous ne tombiez pas dans la tentation. »





*Chanteuse à Bobino* (dernier état).

## 10. *Jamais assez de retouches*

Les retouches d'Auberjonois ont fait le désespoir des uns et la joie des autres. Il reprenait des toiles pour les « finir » et parfois c'était là leur triste sort. Mais il retouchait aussi au vernis et je me souviens fort bien d'un message qu'il réussit, Dieu sait comment, à me faire parvenir alors que j'arrivais à Paris avec un détachement de l'armée américaine le 24 août 1944 : « Il me faut absolument, et vite, du vernis à retoucher. J'en suis privé depuis que nous sommes coupés de Paris. Va donc (je te rembourserai) aussitôt que possible chez X, rue des Saint-Pères, qui m'approvisionne depuis quarante ans. » Il y avait, à ce moment-là, d'autres tâches urgentes, mais quelques jours plus tard je remplis cette mission, sachant que je contribuais ainsi à la joie des uns et au désespoir des autres.

En clinique, durant les derniers mois de souffrance, il retouchait au stylo des reproductions d'œuvres qu'il aurait voulu « finir » mais qui étaient en lieu sûr. Ces modifications sont émouvantes. Il aurait voulu refaire son œuvre entière. Il était trop tard.

Exemple de ces retouches : « Chanteuse à Bobino » en fac-similé ci-contre, lithographie reprise au crayon et à la gomme par l'artiste dans sa quatre-vingt-quatrième année. Le dessin dans son premier état, publié dans *René Auberjonois*, de C.-F. Ramuz (Mermod, Lausanne, 1943), se trouve reproduit ici entre les pages 26 et 27.

Le fac-similé du « Dessin pour l'Amazone » (entre les pages 64 et 65) présente également d'importantes modifications par rapport au dessin donné dans le même ouvrage (p. 101) : la queue du cheval y a été réduite et un chien ajouté.

### 11. *Auberjonois et Vallotton*

A propos de Félix Vallotton, René Auberjonois signait de ses initiales un article paru dans la *Gazette de Lausanne* des 30-31 décembre 1950.

#### UN GRAND ARTISTE VAUDOIS

« Il serait bon de rappeler à un public volontiers oublieux, voire ignorant des réelles valeurs artistiques de notre canton, la date du 29 décembre 1925, jour de la mort de Félix Vallotton. Moi-même, sans un rappel aux convenances lancé par M. Pierre Béguin, je l'eusse sans doute oubliée cette date qui, brusquement, enlevait aux amis de ce grand peintre, la joie de voir au salon de Paris ses œuvres demeurées si fortes malgré l'approche de l'âge.

Dans notre bonne ville de Lausanne, l'homme politique trouve toujours une avenue, une place ou une rue, propre à commémorer un nom digne de ne pas tomber dans l'oubli. L'artiste est moins bien partagé. Il est classé parmi les objets de fantaisie. C'est assez naturel dans un canton agricole, où le paysan vit en marge de la culture artistique. Mais cette excuse n'est plus valable, lorsque adressée aux conseillers cantonaux ou fédéraux, qui pourraient avoir parfois la coquetterie de signaler un nom, propre à être mis en vue (même un peu artificiellement) avec l'idée que ce nom subsiste par des œuvres qui ne sont pas mortes, qui ont fait honneur au pays. Cette légère critique faite, j'aborde mon sujet.

Vallotton, fixé à Paris bien avant 1900, était devenu Parisien, et son œuvre, quoique parisienne, rattachée étroitement à l'art français, demeura quand même suisse romande. Il n'avait pas tourné le dos à la Suisse ; Paris l'avait tout naturellement absorbé. Son activité s'est déroulée avec une logique aussi sûre que sa redoutable rétine, cette rétine qui est au peintre ce que la voix est à la cantatrice et le poing au boxeur. *Le don d'abord*, épaulé par l'indispensable intelligence du métier ; et ce don, Vallotton l'avait reçu du ciel plus qu'aucun peintre suisse de ma connaissance. L'œuvre de Klee et les premiers Hodler mis à part. Ses premières œuvres en témoignent avec une aisance frappante. L'atelier Jullian n'a pas réussi à l'académiser, tout au plus à laisser dans ses nus un certain souvenir du modèle. Ne me disait-il pas lui-même : *Je peins comme je l'ai appris... à l'atelier !* Matisse, Marquet et Rouault n'ont pu



tolérer l'enseignement de Cormon et passèrent chez Gustave Moreau, peintre alambiqué, mais d'un enseignement respectueux envers les maîtres. Vallotton a non seulement supporté cette tunique de Nessus qu'est l'atelier officiel d'une certaine époque, mais il a su rester lui-même, et cela au cours de sa vie entière. Pas un soupçon d'influence n'est venu le toucher. Et c'est assez significatif de sa ligne de conduite sévère, qui l'a parfois fait taxer en Suisse comme en France, de protestant sans grâce. Vallotton a évité les mouvements, les heurts d'une esthétique renouvelée violemment pendant les quelque quarante années qu'il vécut à Paris. Même l'apparition des œuvres de Cézanne sur le marché n'éveillèrent chez lui qu'une admiration distante, pimentée de mots qui sentaient encore la *Revue blanche*. Devant une petite étude du père Cézanne, froidement il disait : *Ces chairs ! Elles sont tachées du vert des pelouses !* Façon de conserver sa liberté.

L'homme était sur ses gardes, réservé. Un peu trop sur la défensive. Il n'est pas entré dans les salons officiels de plain-pied. Suivant une ligne clairvoyante, il répandit ses dessins dans certaines revues d'avant-garde, qu'elles fussent dreyfusardes ou anti-nationalistes, peu importe, mais dans la compagnie intelligente d'un Vuillard, d'un Bonnard, d'un Félix Fénéon ou d'un Jules Renard. Des sympathies s'établissaient entre confrères d'un même bateau, qui, plus tard, devait jeter l'ancre sous le nom de Nabis, et enfermer trois autres recrues au cerveau plus lucide que leur main : Ker Roussel, Maurice Denis et Sérusier. Bien sûr ce travail sur le bois et le cuivre, ces lithos n'étaient que des gammes pour ses doigts réservés avant tout à la peinture, à des toiles sans cesse agrandies, dirigées avec sûreté par son cerveau aussi clair que sa rétine, et qui dans les salons parisiens progressivement occupèrent les premières places. Tous ces grands nus, frisant parfois l'académie, restent toujours plastiques. La couleur était bien la sienne, sans faiblesse de plaire, provocante parfois dans les paysages poussés à l'extrême, en bleus de lessive, en verts noirs ou acides comme des venins. Vallotton manquait de ce goût propre à la peinture française ; il le savait et s'en passait. Non pas asservi au modèle, car souvent il se contentait d'un dessin solidement établi, et savait en tirer la toile projetée. Cette toile il la menait sûrement, sans retouches. Sa pérennité était assurée. L'ennui risquait de s'y glisser. Je l'ai éprouvé devant certaines de ses natures-mortes ; *C'est bien imité !* pouvait-on se dire, mâchonnait-on. Mais l'emprise était forte, on n'y cherchait pas un précurseur, on n'y sentait pas le suiveur, c'était une peinture présente par la liberté qu'avait conservée son auteur. Il se réalisait dans ses possibilités. Et ces possibilités

étaient grandes ! L'absence du modèle humain, des objets coutumiers, du paysage qu'il avait sous les yeux, il savait y suppléer par des notes dont ses carnets de route donnent la preuve, notes essentielles, intelligentes, tirées des solutions de problèmes d'esthétique qu'il savait utiliser. Poussin, Corot avaient agi de même.

Quant aux accessoires, il lui arrivait de puiser dans le *Petit Larousse illustré*. Je me souviens de l'avoir félicité de sa toile *L'Enlèvement d'Europe* (exposée à un salon d'avant-guerre) où la fille d'Agénor chevauche Jupiter caché dans le taureau. Europe nue est d'un rose sale, les cheveux défaits, et se cramponne sur le dos aux cornes de la bête. Une sombre bête d'un brun violâtre qui patauge dans un océan de cotonnade bleue : *Il est très beau votre taureau ! D'où sort-il ?* que je dis. *Du Petit Larousse illustré* qu'il répond ! Une vignette grande comme l'ongle.

De sa belle culture, Vallotton ne faisait pas étalage. Sa production a été courante, abondante comme un beau fleuve coloré et tranquille. L'oubli où on le tenait chez nous fut compensé en Suisse par l'attention très éveillée des Suisses allemands. Grâce aux Hahnloser, les Nabis sont entrés à Winterthour. C'est dans leur collection privée que l'on peut voir quelques-unes des plus belles toiles de Vallotton. Son nom a débordé de Paris dans toute l'Europe. L'heure ne serait-elle pas venue de reconnaître à Lausanne, son lieu de naissance, la valeur de Félix Vallotton ? »

Un billet daté de Paris, du 24 février 1907, et appartenant aux archives Maxime Vallotton, permet de situer la première rencontre des deux peintres, ménagée par Charles Guérin :

Dimanche

Mon cher ami,

J'ai l'intention d'aller vous voir *samedi* prochain, entre 5 et 6 h. avec mon ami Auberjonois, qui est, depuis longtemps, désireux de vous connaître.

J'espère que vous allez toujours bien, vous & les vôtres & vous envoie mes meilleures amitiés,

Ch Guérin

## 12. *Question de style*

L'élégance vestimentaire de René Auberjonois fut fort remarquée par ceux que ne choquait pas son attachement au style édouardien. Mais il ne faudrait pas prendre l'artiste au mot lorsqu'il parle de « vieux » vêtements. Dans bien des cas il s'agissait de costumes savamment copiés sur ceux qu'il s'était fait faire en Angleterre à 25 ou 30 ans. Ces excellentes reproductions lui permettaient de faire remarquer à ses contemporains l'inutilité du changement et des modes. Il avait la passion des tweeds de haute qualité. Un ami lui avait rapporté de l'Île d'Aran un *homespun* couleur ivoire dont il eut l'audace de faire faire des chemises. Bien entendu ces chemises n'auraient pu être portées que par des moines accoutumés à la haire. Elles ont disparu. Dans un monastère ?

## 13. *Le lion et la tortue*

Le personnage que décrit René Auberjonois était un journaliste, correspondant parisien d'un journal lausannois. L'allusion aux tortues nous remet en mémoire un souvenir d'étudiant du peintre. Sa classe des Beaux-Arts à Paris avait admiré la petite tortue du concierge, achetée précisément sur une de ces charrettes de marchands ambulants. Secrètement, une fois par semaine, les apprentis peintres échangeaient l'animal contre un aîné d'une taille un peu plus grande. Le concierge ne revenait pas de cette croissance accélérée. Au bout de trois mois la tortue était douze fois ce que les zoologues les plus optimistes auraient pu prévoir. Le concierge avait invité tout le quartier à constater le miracle. Mais, ce jour-là, les étudiants substituèrent à la géante la naine du premier jour. Le concierge était effondré. Effondré également quand un lapin qu'il avait pendu par les pattes à sa fenêtre avant de l'écorcher fut « pêché » à la ligne des étages supérieurs, tondu en lion, teint en fauve, et replacé à son crochet.

#### 14. *Jardinier de famille*

Nicolas, le jardinier, était attaché à notre famille par des liens qui ne se dénouèrent qu'à sa mort. C'est cette description, par mon père, de l'enterrement de la vieille Maria qui nous fit tout naturellement choisir cette même salle d'école, ce même corbillard, cette même procession au cimetière lorsque mon père fut conduit au lieu de son dernier repos. Mais Nicolas avait cette autre raison de considérer la propriété de mes grands-parents comme la sienne : son fils cadet, tout enfant, s'était noyé dans la mare aux cygnes. Nicolas était, à mes yeux, un être infailible. Je l'épiais le dimanche entre les fleurs du potager, vêtu de noir, le cou ridé, brûlé par le soleil, la barbe nette, les souliers pleins de terre, marchant le long des framboisiers grésillant d'abeilles et des espaliers où une pêche mûre se laissait tomber pour attirer son attention.

#### 15. *Le peintre n'est pas chez lui*

Auberjonois conservait dans le vestibule de l'atelier, entre ses célèbres sacs de cuir, ses gibecières et ses cannes, un Lueger dont il était résolu à se servir au cas où les Allemands feraient leur entrée dans Lausanne déserte comme l'avait été Paris. Les Allemands n'entrèrent point. Une longue guerre me sépara de mon pays natal. D'Afrique du Nord, où je me trouvais avec l'armée américaine, j'essayai de faire parvenir un message à mon père par un officier britannique des renseignements qui devait aller en Suisse en mission. L'Anglais téléphona à l'atelier. Lorsqu'enfin on décrocha, une voix dure lui lança : « Je ne suis pas là — f...-moi la paix. » Fin de mission.



16. *Le peintre vu par le poète*

Des souvenirs de Gustave Roud — l'atelier :

« La porte est ouverte... En face, au-delà du grand vitrage, la ville étage ses architectures derrière un rideau de cendre impalpable et à peine l'œil a-t-il accompli son machinal inventaire que l'on éprouve comme un léger vertige, une surprise indéfinissable, mais qui ne cesse de s'accroître et de se préciser. Certes, on identifie sans hésiter des meubles : un petit secrétaire, un fauteuil ; voici la forêt des pinceaux hors des pots de terre vernissée, quelques châssis en pénitence, le nez au mur, un chevalet avec sa toile cernée d'un cadre éblouissant d'or au mercure... tout cela *vu et reconnu*. Mais le regard revient toujours, malgré lui, à cette table où le peintre a disposé les objets-thèmes d'une nature-morte — des fleurs d'arrière-été dans une laiteuse opaline — et notre surprise continue de grandir. Car ces objets sont en train, si l'on peut dire, de mentir à leur signalement. Ils ne sont plus tout à fait ce qu'ils devraient être, ce qu'ils étaient. Un changement en eux s'est déclaré qui brouille leur évidence quotidienne. On les sent promus bientôt à un autre mode d'existence, disposés selon des rapports précis de couleur et de forme, établis dans leur espace particulier, laissant déjà transparaître ce que sera leur vie intemporelle d'objets peints. »

Dans la rue :

« C'est dans une rue toute proche que je vis Auberjonois jadis, un jour de marché, composer un bouquet jaune et bleu en le puisant fleur à fleur dans les corbeilles couchées au pied des paysannes. Tout aussitôt — ce geste si simple en apparence l'était beaucoup moins en réalité, car il relevait de la magie — ces fleurs furent métamorphosées : je vis littéralement ce bouquet passer d'un univers dans un autre, commencer déjà l'échange d'une brève existence de fleur contre une sorte de vie éternelle dans un paradis peint où son humble accord de couleurs allait épanouir à l'infini de riches résonances. Et la promptitude de ce choix était celle même, infaillible, de l'amour. »

17. *Lire la nuit*

Presque chaque nuit, vers trois heures du matin, été comme hiver, René Auberjonois se réveillait et, pendant deux heures, lisait. En lisant il notait sur des cartes de bristol les passages qui avaient retenu son attention. Ces cartes étaient conservées dans de petits portefeuilles en cuir fabriqués par un sellier de Sion. En puisant au hasard dans un de ces nombreux « carnets » de chevet l'on passe rapidement d'une citation de Montesquieu à une phrase du Roi Lear, à Lucrèce, à une étude sur le cerf, à Saint-Augustin, à Bernanos, à Gide, à Sainte-Beuve, à Napoléon, à Chamfort, à Lin Yutang, à Lorca, à...

Mais il y a aussi des bribes de connaissance indispensable, des définitions de termes, tout un arsenal de précision. Par exemple : « Au Moyen Age le mot *écarlate* désignait moins une couleur quelconque que la perfection même de la teinture ; ainsi il y avait de l'écarlate verte, bleue, noire, etc... (voir Rabelais). »

Ecarlates insomnies ? Non point. Sur une carte bleue on relève : « 27 sept. 2 hrs. du matin — le seul bon moment de toute ma journée de 24 heures. Le sommeil parti je mange un quignon de pain rassis gros comme le poing, j'avale d'un coup un tout petit grog brûlant au kirsch amer, je grille une cigarette exquise et je tombe sur deux notes dans le *Journal* de Jules Renard, concises, évocatrices : « Ils goûtaient assis ou couchés sur le côté dans les champs et nous donnaient faim et soif, et la gorge brûlée des femmes me donnait envie. » J'éteins et je me rendors paisiblement. »

18. *L'art brut — et un melon lilas...*

En 1937 René Auberjonois avait écrit au sujet du peintre Louis Soutter, alors inconnu, des souvenirs qui parurent à l'occasion d'une première exposition à la Galerie Vallotton. Il disait de Soutter : « On l'a traité de fou. Aucun symptôme de folie n'a jamais permis qu'on l'hospitalisât dans un asile d'aliénés. Tout au plus d'amusantes frénésies vestimentaires un peu coûteuses pour le tailleur qu'il payait d'une poignée de dessins invendables, le prenaient soudain, suivies de fugues. Il partait alors vêtu de neuf dans son complet Prince de

Galles à larges carreaux, un melon lilas sur l'oreille, ganté, la cravate ornée d'une épingle brillante, il partait droit devant lui, avec un but précis... Au retour, pour de longs mois, la porte de l'Asile des Vieillards de Ballaigues se refermait sur ses rêves d'évasion, de liberté. »

Soutter était sans doute un de ces pionniers qui s'ignorent, pionnier de l'Art Brut dont la découverte passionna Jean Dubuffet. Dans les lettres de Dubuffet à Auberjonois nous avons retenu ces passages :

[Après 1945]

La publication des cahiers de l'Art Brut un peu retardée (de mon fait) par suite d'un changement de programme. Je donnerai Soutter en second ou troisième, et le premier cahier sera sur certaines statues de pierre que j'ai trouvées et fait photographier de droite et de gauche, elles sont bien singulières et intéressantes ; on n'a aucun renseignement sur leur origine précise. Vous verrez cela. Je ne veux pas commencer avec mes fous. Je veux commencer par de l'art populaire où la folie proprement dite n'intervient pas, et j'amènerai mes fous après. C'est qu'en effet je pense qu'il n'y a pas d'art des fous. L'art des fous est le même que l'art des sains d'esprit. Fou sans doute toujours : l'art est toujours fou.

On m'a communiqué toute une documentation provenant d'un établissement d'enfants arriérés (dans les Vosges) mais ce sont des dessins au crayon, ou accompagnés d'un peu de crayons de couleurs. On ne peut obtenir de travaux véritablement intéressants qu'en donnant aux enfants des feuilles d'assez grands formats, et des couleurs à l'eau.

Dubuffet recueillait jusque dans les prisons les documents dont il avait besoin pour établir le pedigree de l'Art Brut. Dans une autre lettre à René Auberjonois il disait avoir passé deux jours à Berne pour obtenir une toile d'Adolf Wölfli qui devait être exposée en septembre 1948 à Paris avec d'autres œuvres de cet artiste, décrit dans la *Notice sur la Compagnie de l'Art Brut* comme étant un de ces « individus très isolés, dont l'activité n'est connue que de leur entourage le plus proche ».

En décembre 1947 Dubuffet décrivait sa visite à Bâle :

On nous a fait visiter de fond en comble la prison. On ne peut pas s'imaginer ce que c'est chic et confortable une prison. Nous avons vu des cellules de prisonniers qui sont dans le genre de la cabine du Commandant sur le paquebot Normandie, ornées de plusieurs grandes plantes vertes d'appartement, comportant bibliothèque personnelle, rasoir électrique et tous aménagements les plus confortables. J'ai pu voir dans cette prison les statues coloriées (groupes de personnages) exécutées naguère par un meurtrier et qui sont extrêmement intéressantes.

L'amitié Auberjonois-Dubuffet avait commencé bien avant la guerre, avant même l'époque de la drôle de guerre qui faisait écrire au Parisien :

On me dit que vous êtes mécontent à cause de ces sonneries de clairons qui retentissent dans les vallées de nos pays d'Europe ; est-ce vrai ? Il faut se pétrir un cœur de berger Goth ou de Belge du Téméraire, laboureur hier, aujourd'hui soldat, pendu demain ; il faut se faire pousser des branchies pour nager dans cette eau-là. Cela ne constitue qu'un peu appréciable surcroît de complications pour l'art de vivre si compliqué déjà par ailleurs. Le grand avantage des hommes du Moyen Age, dans cette sorte d'incertitude est qu'ils ne se souciaient aucunement de savoir qui avait brûlé leurs villages ni pourquoi. Aujourd'hui on se consume à vouloir comprendre, remédier, trouver la clé.

### 19. *Remonter aux sources*

Mais revenons à l'Art Brut tel que René Auberjonois allait le chercher aux sources. J'ai sous les yeux un exemplaire de l'ouvrage de l'Abbé H. Breuil, *Quatre cents siècles d'art pariétal*. Il est fortement mutilé. Dans un portefeuille de gravures je trouve les images

empruntées: de grandes photographies montrant les Chevaux sculptés préhistoriques de La Chaire à Calvin dans la Vallée de Gersac, et une note au crayon « en faire des vaches ». Il y a aussi le Grand Taureau Noir de Lascaux et une esquisse où René Auberjonois amorçait une peinture et s'inspirait directement de cette œuvre anonyme. Et puis il y a, plus étonnant encore, un autre cheval de Lascaux, lancé au grand galop et, sur son dos, surajouté à la plume, un jockey montant à l'anglaise.

## 20. *Dernier regard sur Rimbaud*

A l'envers de la photographie de Rimbaud, René Auberjonois a noté ces remarques d'Henri Guillemin parues dans la *Table ronde* :

« Ses comportements en Afrique ? Ugo Ferandi l'a vu à Tadjourah en 1886 ! Grand, sec, avec des cheveux qui commençaient déjà à blanchir, vêtu à l'européenne, mais très sommairement, c'est-à-dire d'un pantalon plutôt large, d'un tricot, d'une veste couleur gris kaki... pour uriner il s'agenouillait comme les indigènes. »

Gabriel Ferrand rapportait à Claudel :

« Accroupi, les pieds et les mains teints au henné, Rimbaud riait sans aucun bruit avec une espèce de petit gloussement. »

Un capucin qui vivait encore en Abyssinie en 1949 déclarait à Mr. Paddock, membre de la Légation américaine à Addis-Abeba :

« Rimbaud pratiquait ouvertement l'homosexualité avec des Somalis et des Issas. »

Mort à l'Hôpital de la Conception à Marseille.

## 21. « *Mes carnets* »

Dans un petit carnet de comptes de ménage portant date « Paris 1905 », René Auberjonois a noté, pêle-mêle, ses impressions de jeune artiste et les sommes remises à sa domestique-cuisinière, Madame Duroussay.

26 Sept 1549 - 6 Grand - Chêne.

J'ai relevé à ton intention quelques passages de livres que j'ai  
lus, non des fermans, tu en ferais dans toute comme  
moi la darsus. Ils font jardi, les passages, des notes que je  
prends depuis plus de 20 ans. ce que tu appelle tes carnets.

x x x

les braves vincent du Nord. Le cog du clocher te raidit sur  
son pic de fer. Les perdrix volent comme des pigeons, et le  
vent furieux dressa les lièges devant leurs sites. -  
Zelus Renan

x x x

La fille (de l'hôtess) avait de beaux cheveux châtains - une  
figure virgine et douce - et ce parler si charmant du  
pays de Guillaud qui donne aux plus jeunes filles des  
intonations de contralto. - fa moments. -

S. & Verne



Il parle de ses modèles: « Titine. Posait pour Degas ! Elle posait fort bien. Elle était jolie et bête ! Toute rose. Degas l'aimait. Il disait d'elle avec son sourire féroce : « Ah oui ! Elle lisait après la pose *La Prière sur l'Acropole*. Pauvre Renan ! »

Elle avait de vilains pieds, mais les plus beaux bras du monde, semblables à la Vénus Pourtalès de Monsieur Ingres au Louvre. »

A propos d'une toile : « *La Robe Turque* — ton neutre des chairs, tranche sur le costume remettant à sa place la robe qui risquerait d'attirer toute l'attention. Femme, un modèle quelconque. Lourde masse de ses cheveux sombres. De sa tunique ouverte sortent les seins et le haut du ventre. Une main à plat sur la hanche ; le bas du corps caché par une étoffe d'un vert bleu froid. Tout le bas du tableau est une fête pour l'œil, peut-être un peu au détriment de la figure légèrement sacrifiée. Le fini du torse l'emporte sur l'exécution du visage. Ce dernier moins simple, un peu noir, assombri par les hachures lilas qui doivent mettre la joue gauche dans l'ombre. Très en valeur, supérieur à la figure, le corps se tient admirablement, le vert jaune soutache de violet de la tunique... »

Description précise au possible... Mais de quelle œuvre ?

En tête des notes de la femme de ménage : « Paris 1905 — mes débuts à Paris, atelier Luc Olivier Merson — Rue Boissonnade, près de la Gare Montparnasse. Je mangeais à midi au Panier Fleuri chez Joux, pour 1 franc, avec Bourgeois, le fils d'un maréchal-ferrant qui avait donné 20 francs à ce fils pour tout potage... J'avais 33 ans... Arrivé à Paris Vendredi 6 janvier 1905. Loué appartement Rue du Cherche-Midi No 30 pour 6 mois. Les premiers trimestres payés. La femme de ménage entrée à mon service le mardi 17 janvier à raison de 35 francs par mois. A l'Atelier Merson je passais pour être vieux. »

Parfois on ne sait plus si l'artiste cite ou offre ses propres vues. Il s'inspire souvent des pensées et boutades de Monsieur Ingres : « On ne saurait jouer du violon et être un homme malhonnête... N'oubliez jamais que le reflet est un petit Monsieur d'assez mauvaise compagnie, qui doit se tenir le chapeau à la main, toujours prêt à s'en aller. »

Il cite Cézanne, Chardin, Delacroix. Mais il doit sans doute à sa propre expérience cette critique du Salon des Indépendants: « Pas de Jury. Groupement par affinités proposé par Baud. Il y a une tradition en art. Jubilé de 20 ans 1904. Pendant les vingt années qu'a duré ce salon, tous les grands talents français y ont dit leur mot. De l'ancienne génération l'on y voyait de temps à autre Cézanne,

Pissarro aux côtés des jeunes. Van Gogh, Lautrec, Seurat étaient les étoiles. »

« Dubois-Pillet, ancien officier de la Garde Républicaine, mort et enterré depuis beau longtemps avait été l'organisateur de ce salon en 1884. Mauvais peintre du reste. Les impressionnistes s'étaient baptisés du nom d'indépendants et c'est en souvenir de leurs grands représentants, Manet et Monet, que la nouvelle génération avait donné ce titre... Maurice Denis a tiré toute la fraîcheur de sa peinture du pointillisme ou néo-impressionnisme... »

## 22. *Illustrateur malgré lui*

Soit parce qu'il prenait ses désirs pour des réalités, soit par distraction, le peintre n'avait pas vraiment gagné cette escarmouche avec son ami Henry-Louis Mermod.

L'*Adolphe* de Benjamin Constant dans la charmante édition dont il est question comporte en effet une « note », non pas une « notice », en fin de volume et non pas « en première page » ; avec beaucoup de finesse, Mermod enlevait, tout en le tendant à son collaborateur réticent, le paravent derrière lequel il se croyait dissimulé. Qu'on en juge plutôt :

« Les dessins qui figurent dans ce livre n'ont pas été faits spécialement par René Auberjonois pour *Adolphe*, mais choisis par l'éditeur dans sa collection pour leur parfaite ressemblance avec le milieu, le ton, l'élégance du récit. »

Merveilleuse façon, perfide mais subtile, d'apaiser Auberjonois et de l'associer plus étroitement encore à l'œuvre dont il disait s'être écarté « à mon plus grand soulagement ».

On ne dira jamais assez combien H.-L. Mermod contribua à la mise en valeur des dessins d'Auberjonois, avec quel talent il sut maintenir ouvertes les lignes de communication si volontiers coupées par un homme dont le téléphone était à sens unique, la sonnerie ayant été bloquée avec du papier de W. C.

Seul un ami de la sensibilité de Mermod pouvait, par son enthousiasme, suggérer au solitaire du Grand-Chêne les excuses dont il avait besoin pour sortir de la solitude.



23. *Adieu à un personnage*

Du poète et chansonnier Jean Villard-Gilles :

« Maintenant qu' (Auberjonois) est entré dans le grand silence, je voudrais évoquer ma dernière et très saisissante rencontre avec lui. Je rentrais de Paris après une assez longue absence et, traversant les galeries Saint-François, je le découvris examinant une vitrine. Il avait beaucoup maigri mais, bien que s'appuyant sur deux cannes, il se tenait encore droit comme un « i », et je retrouvai avec joie son regard bleu aussi vif que ses propos. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme nous l'avions toujours fait, amicalement, mais il avait un rendez-vous et, s'excusant, il me dit adieu. Il y mit une certaine brusquerie qui m'étonna. Puis je le vis se diriger vers la Rue de Bourg. Il lui fallait d'abord franchir un petit escalier. Je ne pouvais m'empêcher de le suivre du regard et alors, il se passa cette chose étrange et bouleversante : d'un seul coup sa haute silhouette qui avait gardé jusqu'à ce moment-là l'apparence d'une certaine jeunesse se cassa. Subite et tragique métamorphose, un vieillard m'apparut. Je le vis empoigner la rampe et, avant de se hisser dans un effort désespéré, jeter vers moi un regard où se mêlaient la détresse, la révolte et l'orgueil blessé de l'homme qui a toujours fait face et qui ne peut plus, cette fois, dissimuler la misère de son corps. Je voulus l'aider, mais il me repoussa et c'est ainsi qu'il s'éloigna, courbé sur ses cannes, pour entrer dans le long crépuscule qui dura deux ans. J'avais le cœur serré et j'ai compris ce jour-là que je ne le reverrais plus vivant. »

(*Tribune de Lausanne*, 13 octobre 1957.)

